

## CHAPITRE I

### La ville de Fécamp

#### *Généralités*

Ce petit port de pêche revêt des airs tristes dans les années 1830 comme le note Abel Hugo : « *La ville étant comme enterrée dans une vallée longue, sinueuse et comprimée entre deux rangs de collines escarpées, nues et incultes, aussi Fécamp n'a-t-il guère qu'une seule rue longue de près de trois quarts de lieue et qui s'étend depuis l'église jusqu'au port.* » La ville compte alors 9 123 habitants. L'expansion démographique durant le XIX<sup>e</sup> siècle est importante puisque soixante ans plus tard, dans l'édition du *Dictionnaire des communes de Seine-Inférieure*, Adolphe Joanne mentionne 14 656 habitants.<sup>1</sup> Le dynamisme démographique va de pair avec le développement industriel et celui de la pêche. Jules Verne en 1878 note la présence de chantiers de construction, de forges, de scieries, de filatures de coton, de minoteries, de brasseries, de moulins à huile et à tan.<sup>2</sup>

Fécamp pratique plusieurs sortes de pêche. D'avril à octobre, le maquereau est pêché à la ligne flottante munie d'un gros plomb, d'où l'appellation encore persistante de maquereau de plomb. De juillet à la fin janvier, vingt-cinq à trente dundees participent à la pêche aux harengs qui sont salés et stockés dans des tonnelets. Cette pêche côtière occupe de nombreux marins et emploie une quantité importante de bateaux de petit tonnage. Mais c'est le développement de la pêche à la morue au large de l'Islande et de Terre-Neuve qui a fait la réputation de Fécamp. En 1903, Fécamp est considéré par *Le Siècle*<sup>3</sup> comme le premier port français d'armement pour la pêche à la morue. Ainsi, le nombre de bateaux dans le port de pêche est tel que l'on peut traverser le bassin du quai Berigny au quai Sadi Carnot en passant de bateau en bateau.<sup>4</sup> Les gravures de l'époque montrent le foisonnement des mâts et l'on comprend bien la nostalgie de Jean Lorrain exilé à Paris : « *Ce qui me manque le plus ici, ce qui fait la détresse et le désespoir de mes horizons, ce sont ces vergues*

*et ces mâts que mes yeux ne trouvent plus et qui m'étaient là-bas chose familière. »<sup>5</sup>*

Cette activité a généré le développement d'une industrie de la mer, employant plus d'un millier d'ouvriers à l'aube du XX<sup>e</sup> siècle. Ainsi, 40 ateliers de salaison ou de saurissage préparant maquereaux salés ou saurs, harengs saurs sont dénombrés en 1907 employant 700 ouvriers, principalement des femmes.<sup>6</sup> L'hiver, l'odeur âcre et tenace due aux fumées des saurisseries est rendue encore plus pénétrante du fait de l'humidité des bruines océaniques.

Le travail est saisonnier et commence très tôt pour se terminer fort tard. À la fin de la saison, il faudra trouver une autre activité : soit ramener les filets<sup>7</sup> sur les quais, soit partir à la campagne pour les moissons ou se placer comme domestiques chez les estivants en villégiature. Les activités industrielles de Fécamp sont aussi celles du bois (on compte 5 scieries mécaniques) et la construction navale. Cette économie est complétée par le commerce.

À l'arrivée de Dufour à Fécamp, bien que la majorité des conseillers soit de droite modérée, c'est le républicain Legros qui dirige avec beaucoup de difficultés la mairie. La loi électorale du 28 mars 1882, en permettant l'élection du maire par les conseillers municipaux, porte au fauteuil de maire Alfred Dubois<sup>8</sup> ; Alexandre Le Grand, fondateur de la Bénédictine, étant conseiller municipal. Aux élections de 1884, à la tête d'une coalition comportant principalement les représentants du comité central républicain et seulement deux ouvriers du comité ouvrier républicain, Augustin Le Borgne remporte les élections et devient maire. La municipalité reflète peu la réalité sociologique de la ville : siègent au sein du conseil municipal les représentants du monde maritime (armateurs, courtiers) et de la petite entreprise (petits commerçants), mais les marins ne sont pas représentés. Absents une grande partie de l'année, ils constituent, comme le note P. Ardaillou, « *un électorat facilement mobilisable par le camp conservateur à l'aide de primes et de tournées dans les cafés* »<sup>9</sup>. En 1894, la même coalition remporte les élections avec trois ouvriers représentant le comité ouvrier républicain. En 1900, à la suite d'incidents survenus lors de l'inauguration de la stèle d'Alexandre Le Grand, Augustin Le Borgne démissionne et est remplacé par Robert Duglé qui occupera le fauteuil de maire jusqu'en 1919. Martot Léon lui succédera et fera plusieurs mandats. Léopold Soublin le remplacera en cours de mandat, à son décès. Il perd son siège à l'occasion des élections de 1925 ; la coalition des modérés qui a dirigé les affaires communales depuis 1884 est remplacée par une liste d'union de la gauche.

Républicains modérés, mais pas modérément républicains, leur politique est laïque, en particulier sur le plan scolaire, comme nous le verrons, et libérale sur le plan économique. Néanmoins, ils favorisent le développement des sociétés mutualistes.

La ville de Fécamp apparaît à cet égard comme une zone véritablement sinistrée où s'accumulent les indicateurs démographiques de la misère<sup>10</sup> : natalité plus élevée que la moyenne française (29,8 ‰ contre 21,9 ‰) pour la période 1896-1900, mortalité infantile plus forte également (204,5 ‰ contre 158 ‰). À Fécamp, peuplé à la fin du XX<sup>e</sup> siècle de 13 000 à 14 000 habitants, le nombre de naissances annuelles est d'environ 400, le nombre de décès de 325. Sur ceux-ci, 80 concernent les enfants de moins d'un an, soit un quart du total.

Rapidement, Léon Dufour prend conscience du caractère socialement sélectif de cette mortalité infantile : elle se fait sentir, comme partout ailleurs en France, dans les populations des quartiers pauvres de la ville<sup>11</sup>, là où les errements sur l'élevage des enfants sont les plus fréquents, l'habitat le plus défavorable, les moyens de se procurer du bon lait les plus difficiles. Dufour, dans un rapport au congrès des Gouttes de lait de 1912 insiste sur deux facteurs de la mortalité fécamoise : « *La mortalité infantile et la tuberculose sont des fautrices principales de décès généraux.* » La rougeole, la scarlatine et la diphtérie<sup>12</sup> prélèvent leur lourd tribut chez les enfants en bas âge. Mais ce sont surtout les entérites, également appelées diarrhées vertes ou cholérines, qui provoquent plus de la moitié des décès des enfants de moins de un an : « *Les affections du tube digestif, telles que l'entérite ou la gastro-entérite moissonnent en moyenne 44 existences d'enfants de 0 à 1 an dans notre ville. C'est exactement la moitié du nombre des enfants du même âge que la mort emporte chaque année ! La cause de l'entérite vient de l'alimentation vicieuse des nouveau-nés.* »<sup>13</sup> De cette constatation va naître l'idée de distribuer un lait convenablement préparé et, les résultats aidant, d'amener peu à peu cette catégorie de personnes à une meilleure hygiène.

### ***Le mauvais lait, voilà l'ennemi***

La Normandie et Fécamp ont adopté précocement l'allaitement artificiel. Ainsi en 1911, seulement 7,3 ‰ des femmes sont capables d'allaiter complètement, 64 ‰ pratiquent l'allaitement mixte et 29,7 ‰ des mères sont incapables d'allaiter.<sup>14</sup> Ainsi, l'industrialisation et le travail des femmes sont les raisons majeures du recul de l'allaitement maternel. L'allaitement

artificiel est tenu responsable de ces hécatombes d'abord à cause des contenants utilisés pour conserver le lait et le donner aux nourrissons. Le lait est conservé et transvasé dans différents récipients plus ou moins bien lavés. Les mères emploient pour administrer le lait soit des « petits pots », soit des biberons à long tube, commodes pour la nourrice, car permettant à l'enfant de se nourrir seul.

Dans le tableau *La Nourrice* de J.P. Haag (1880) en prêt au musée des Pêcheries, on découvre, outre l'intérieur d'une ferme normande, l'existence pour chacun des enfants gardés d'un biberon à tube. Avec le maintien des enfants en position verticale par des paniers renversés à paille, la nourrice peut prendre en charge de nombreux nourrissons sans être obligée de les tenir dans les bras l'un après l'autre. Les médecins dénoncent ces instruments d'entretien difficile et source de contamination du lait par des bactéries. H. Fauvel, dès 1881, a montré que pratiquement tous les biberons à large tube (28/31) sont contaminés par des amas.<sup>15</sup> Les biberons sont qualifiés par certains de petite rente du médecin et sont stigmatisés ainsi par Dufour : « *Le tolérer, c'est favoriser l'infanticide.* »<sup>16</sup> Ces biberons ne seront interdits qu'en 1910<sup>17</sup>.

Pasteur a montré que les altérations du lait résultent d'une fermentation microbienne due au contact du lait avec les bactéries extérieures. De plus, il a montré dès 1863 que le chauffage du vin détruit les germes responsables des altérations observées. Cette découverte va avoir des répercussions importantes sur le traitement du lait en le débarrassant des bactéries avant qu'elles ne se multiplient. Adoptée par de nombreux médecins, la stérilisation est encore, comme le note Paul Strauss en 1901, l'objet de réticences : « *Tous les médecins n'ont pas encore pris leur parti des nouvelles théories ; il en est qui redoutent de modifier par le chauffage la composition chimique ou biologique du lait, de le rendre moins digestible ; plus d'une prévention subsiste dans les milieux les plus cultivés.* »<sup>18</sup> L'ébullition et le chauffage au bain-marie sont impropres à conserver un lait pendant de nombreuses heures. La stérilisation domestique est inventée par Soxhlet et généralisée en France par Budin dans les années 1890, comme on le verra dans le chapitre VII.

Schématiquement, il s'agit d'une marmite (gentille) contenant des bouteilles munies d'un obturateur en caoutchouc avec un opercule qui, lors du chauffage, laisse s'échapper les gaz, mais qui, lors du refroidissement, s'applique de façon hermétique contre le goulot. Ce principe est toujours utilisé pour faire des conserves domestiques. La première expérience d'utilisation du lait stérilisé pour nourrir des nourrissons a été tentée par Budin en 1892, comme nous l'indiquerons dans le chapitre.

La composition du lait pose problème. Dès la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, on connaît la composition comparative des différents types de lait. Leur classification est proposée en fonction : « *De leur principe aqueux — lait d'ânesse, de femme, de jument, de chèvre, de vache, de brebis —, de leur principe butyreux (quantité de graisse) — lait de brebis, de vache, de femme, de chèvre de jument —, de leur partie caséuse — lait de brebis, de chèvre, de vache, de jument, d'ânesse.* »<sup>19</sup> Il est d'ailleurs remarquable de constater que, dans l'imagerie populaire, ces animaux font souvent office de nourrices, comme le montrent les cartes postales de l'époque.<sup>20</sup>

De plus, même à Fécamp, l'écémage et le mouillage sont les deux falsifications les plus courantes. Le *Journal de Fécamp* rapporte le 23 septembre 1894 : « *Monsieur le commissaire de police a saisi hier matin, à l'entrée de la ville, deux échantillons de lait suspect qui ont été soumis à un chimiste analyste expert* » et le 27 septembre « *le lait saisi a donné 15 à 20 % d'eau.* » Pour s'assurer d'un lait de bonne qualité, Dufour conseille de vérifier que le lait est dépourvu de bactéries en concentration trop importante grâce à un moyen simple : le recours à une solution de carmin d'indigo. Cette dernière donne au lait frais une couleur bleu pâle qui, en cas de prolifération bactérienne, est réduite et reprend sa coloration blanche.